



LES CAHIERS JÉRÉMIE

IL A TROUVÉ MA FAVEUR AU DÉSERT

L'auteur met à la disposition de quiconque veut l'utiliser le texte de ce cahier. Il ne renonce pas cependant à la propriété littéraire. Son utilisation, sous quelque forme que ce soit, comportera donc les références à l'auteur de la façon suivante: [IVSAN OTETS](http://IVSAN.OTETS) - WWW.LESCAHIERSJEREMIE.NET

POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ?

IVSAN OTETS

POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ?

Lorsque le Christ, du haut de la croix, s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », nous sommes tentés de penser que ce « pourquoi » est la preuve d'un défaut de connaissance de sa part. S'il avait su *pourquoi* Dieu l'abandonnait ainsi à la mort, aurait-il eu besoin d'en demander l'explication ?

Il se trouve pourtant qu'à de multiples reprises durant son parcours, il avait montré être parfaitement au courant que sa fin serait dramatique ; il participa même activement à la mise en place de ce projet. Nous le voyons par exemple choisir personnellement celui qui le trahira : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les douze ? et cependant l'un de vous est un diable ! » (Jn 6⁷⁰). C'est bien plus tard qu'il donnera la raison d'un tel choix : « En vérité, je vous le déclare, l'un de vous va me livrer. » (Matt 26²¹). Le Christ ira même plus loin en précisant que toute initiative qui voudrait l'écarter de la croix serait diabolique. De cette manière, alors qu'il parlait de « se rendre à Jérusalem pour y souffrir, être mis à mort et, le troisième jour, ressusciter », Pierre « le réprimanda » et prophétisa qu'une telle chose n'arrivera pas. La réponse du Christ fut cinglante : « Va-t'en en arrière de moi, le satan ! tu me fais obstacle, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. » (Matt 16). Le Christ savait très exactement *pourquoi* il était crucifié et livré à la mort : pour ressusciter. Il savait que la mort ne pourra plus après cela garder les hommes en son sein, et que lui, le Fils de l'homme, ouvrira de nouveau la vie à qui il le voudra. Il s'ensuit que le : « mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » reste bien un manque de connaissance, mais sans que nous sachions quel savoir lui faisait lacune.

Quel homme de foi sévèrement mis à l'épreuve n'a-t-il pas lui aussi crié à Dieu son *pourquoi m'as-tu abandonné*? Et cependant, derrière cette question, l'homme demande finalement à Dieu *pourquoi* celui-ci a cessé d'intervenir dans sa réalité; pourquoi Dieu le laisse entre les mains d'un mal sans lui offrir le bien qu'il demande. Il veut une bénédiction tandis que sa vie lui apparaît comme une succession de maux. L'homme affirme de la sorte être compétent pour distinguer le bien du mal dans sa vie, à l'instar de ceux qui venaient demander au Christ de les libérer de tel mal ou de leur donner tel bien selon ce qu'ils pensaient leur être un bien.

C'est un problème que n'eut jamais à résoudre le Nazaréen pour sa propre vie; nous ne le voyons nulle part demander à Dieu de réparer un mal qui se serait infiltré dans son existence ou réclamer un bien qui lui aurait manqué. La réalité ne le mettait jamais en défaut, et elle le suivait même en obéissant à sa volonté, comme s'il lui disait: «*Passes derrière moi et ne t'avise pas de t'imposer au-devant en me barbant la route*». Aussi n'avait-il pas à distinguer le bien et le mal que fabrique le réel; l'un et l'autre étaient en arrière et le suivaient, ils servaient tous deux aux buts qu'il s'était fixé, à savoir: de témoigner du Royaume des cieux puis d'atteindre la crucifixion et de ressusciter. Ce que nous définissons en tant que «*le bien*» ou en tant que «*le mal*» avaient tous deux leur utilité à son égard (la fidélité de l'un ou la trahison de l'autre par exemple), mais le Christ ne séparait pas la vie de cette façon, il n'avait nul besoin d'inventer un concept du «*bien et du mal*» pour gouverner l'existence. Celle-ci devait le suivre, être continuellement disponible, un point c'est tout, et cela lui était imposé. Il ne *nommait* pas la réalité telle que nous le faisons en lui donnant le titre de vérité du bien ou du mal: il *appelait* à le servir. En somme, il ne la connaissait pas comme véritable et vérité, car nommer ainsi l'existence tandis que c'est une exclusivité de l'individu, cela conduit à la personnifier, à rendre mystique le réel, le divinisant ici et le

diabolisant ailleurs. Le Christ ne connaissait de la réalité que les individus, tout le reste ne voyait de lui que son dos.

Cependant, il ne jugeait pas même l'individu selon cette théorie « trop humaine » du bien et du mal, mais d'après une fraternité ! Il distinguait les hommes par le rapport que chaque-un entretenait avec lui dans son cœur, c'est-à-dire en proportion de leur foi. De la sorte, nous voyons l'*homme naturel* ne jamais le suivre ou l'aimer, mais, tout comme la nature, le servir toutefois, sans le savoir et sans remarquer que sa réalité lui échappe, croyant même en être le maître. Ce fut le cas de Pilate lorsqu'il dit au Christ : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et que j'ai le pouvoir de te relâcher ? », tandis que le Nazaréen lui répondit : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut. » (Jn 19). Il en est d'autres, à l'opposé, qui croient en lui, mais sans l'aimer, ou en se forgeant un christ au gré de leurs propres désirs ; Jésus parlait alors du *diabolique* et de l'*hypocrite*. Or, la spécificité du diabolique est d'être apparent et d'en être rémunéré ; c'est pourquoi, en tant qu'acteur, il peut être indifféremment au bien et au mal. C'est ce qu'exprima le Christ à propos du religieux : « Hypocrites, vous ressemblez à des sépulcres blanchis, au-dehors ils ont belle apparence, mais au-dedans ils sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés. Vous paraissez justes aux hommes, alors qu'au-dedans vous êtes remplis d'hypocrisie et d'iniquité. » (Matt 23). Seuls ceux qui l'aimaient de toute leur personne étaient appelés ses *frères*, et ils ne les jugeaient pas non plus en bien ou en mal, mais suivant leur maturité d'esprit.

Pareillement, le Christ ne pesait pas les prières des uns ou des autres sur la balance du bien et du mal, mais sur la pertinence qu'elles puissent concourir à son témoignage. L'événement de l'aveugle de naissance est à ce propos significatif, car lorsque ses disciples lui demandent : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? »

Il leur répond : « Ni lui, ni ses parents. Mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui ! » (Jn 9). Le Christ ne voyait aucune logique au mal ni même au bien, si ce n'est celle de manifester que Dieu dépasse leurs limites, et qu'ils perdent, devant sa libre volonté, le titre de vérité que nous leur allouons. De même, quand on lui raconta ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices, il écarta l'idée qu'on puisse extraire de cet événement une explication particulière au mal, mais il affirma de nouveau que la réalité, bien qu'il nous arrive rarement de la lire, sert à confirmer la vérité dernière dont il témoignait : « Croyez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de la sorte ? Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous également. » (Luc 13¹⁻³).

Enseigné à connaître le bien et le mal, il est donc normal pour le moraliste souffrant un malheur de conclure que Dieu l'a livré au mal. Il ne doute pas un instant qu'il est jugé sur sa foi et que le ciel comprend très exactement ses larmes et ses peurs. Il finira par admettre que Dieu est en défaut de connaissance devant ses propres lois, qu'il est devenu fou, et qu'il ne parvient plus à discerner la juste piété de l'homme. Le salut de cet homme repose en réalité sur sa connivence avec la vérité du bien et du mal, et il manœuvre là en terrain conquis. De même entrera-t-il dans la mort sur une terre qu'il connaît, car ayant pratiqué la justice du bien et du mal, sa piété le sauvera assurément ; il ne s'effraiera donc pas d'une mort dont il entend depuis longtemps la logique et les raisons. Pourquoi crier ? Pourquoi éprouver de l'angoisse ? En quoi la mort serait-elle moins explicable que le bien et le mal ? En quoi serait-elle si inexplicable qu'aucune connaissance ne puisse nous en délivrer ? Pourquoi la regarder tel un événement vide et dénué qui la rendrait fantastique ? Pourquoi serait-elle cet abîme laqué de totale inconnaissance,

POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ?

ne présentant nulle aspérité, nul angle où s'agripper pour s'en échapper, pas même les ruses de la raison ? Le sage regardera dès lors comme une faiblesse celui qui, angoissé de voir surgir devant sa face la réalité qui jusqu'alors était sous ses pieds, luttera contre elle en lui opposant la dimension de la foi, s'écriant ainsi à Dieu : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » La foi atteint son faite après le dernier « pourquoi », lorsque l'homme abandonne tous ses « pourquoi », signifiant à tout le savoir vivant et à toute l'ignorance mortelle leur incapacité à remplir l'infinie réponse de la foi. Ce qui nous apparaît être un défaut de connaissance de la part du Christ se trouve être sa promesse : « Il n'y aura rien d'impossible pour vous ! » (Matt 17).